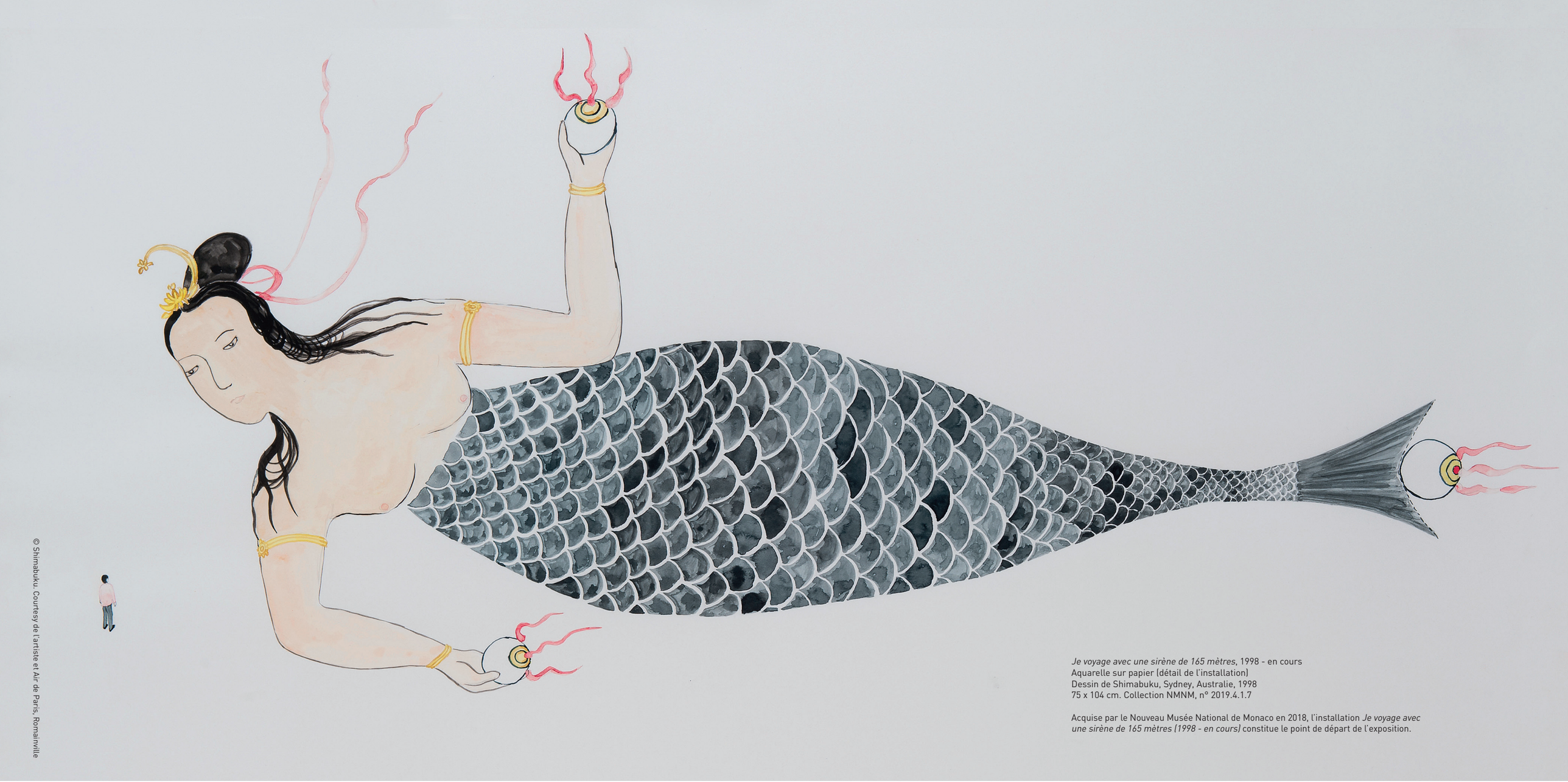


© Shimabuku. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville

Je voyage avec une sirène de 165 mètres, 1998 - en cours
Aquarelle sur papier (détail de l'installation)
Dessin de Shimabuku, Sydney, Australie, 1998
75 x 104 cm. Collection NMNM, n° 2019.4.1.7

Acquise par le Nouveau Musée National de Monaco en 2018, l'installation *Je voyage avec une sirène de 165 mètres (1998 - en cours)* constitue le point de départ de l'exposition.

LA NARRATION AUGMENTEE SELON SHIMABUKU

Quand l'art emprunte le chemin de la fable pour redonner sa place d'honneur au vivant, l'exposition vaut l'expérience à la Villa Paloma / Nouveau Musée National de Monaco.

S'aider au champ de la sirène

Une fois n'est pas us et coutumes, le visiteur est invité à commencer la visite de l'exposition *La Sirène de 165 mètres et autres histoires* par le dernier étage de la Villa Paloma, dans le sens inverse de la traditionnelle déambulation ascendante. Prenant comme point de départ une légende séculaire dont l'héroïne est une sirène, au fil de ses voyages, l'artiste japonais Shimabuku confie à différents artisans la fabrication d'objets en lien avec cette histoire, à partir de leurs traditions et savoir-faire respectifs, abolissant, entre

© Shimabuku. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville

Assis sur la vague, 1998
Tirage C-print monté sur aluminium, 70 x 105 cm
Edition de 5

Scénario d'exposition

L'exposition *La Sirène de 165 mètres et autres histoires* trouve son origine dans une légende médiévale nippone et se développe à la manière d'un poème épique. Elle relate les aventures de l'artiste promeneur et ses rencontres au fil de l'eau, de son Japon natal à la principauté de Monaco, en passant par le Brésil, l'Australie et de nombreux autres pays. Associant librement la performance, le land art, la musique ou la cuisine, les actions poétiques de Shimabuku tissent continuellement de nouveaux récits. Ses textes, qui forment la trame narrative de l'exposition, entrelacent installations, films, sculptures, photographies, réalisés au cours des trente dernières années.

autres, les frontières entre "art" et "artisanat", comme on enrichirait la collection d'un musée sans géographie fixe, en perpétuelle redéfinition de sa mission. Concevant l'espérance d'une poésie collective, le troisième étage de la Villa Paloma accueille ainsi des productions réalisées à l'occasion des précédentes expositions-voyages de l'artiste, auxquelles viennent s'ajouter des créations locales qui augmentent l'(ir)réalité de l'histoire (une fougasse traditionnelle en forme de sirène à l'échelle 1/100e., une stèle en pierre de travertin retranscrivant la légende en langue monégasque, ou même l'empreinte sur papier photosensible de *La Plus Grande Femme de Monaco*, étrange silhouette bleue évoquant une possible créature marine).

Lorsqu'il découvre à Fukuoka la légende et les reliques de la sirène dont le corps mesurait cent-soixante-cinq mètres de long, l'artiste décide de prolonger cette histoire en achetant une corde de la même longueur qui fait également partie de l'installation *Je voyage avec une sirène de 165 mètres*. Emmenée tout autour du monde, cette corde symbolise concrètement la démarche artistique de Shimabuku, en faisant le lien entre la fiction et le réel, le passé et le présent, mais aussi entre le Japon et les différents pays dans lesquels son œuvre est présentée.
A Monaco, par exemple, l'artiste passe généreusement le relais de sa légende en forme de femme-poisson à des élèves d'une classe de dernière année de primaire, qu'il

charge de construire ensemble leur propre *Musée de la sirène*, dans une salle consacrée à la représentation de cette figure mythique aux dimensions extraordinaires, laissant ainsi au pouvoir de leur imagination fertile le loisir de s'approprier à leur tour cette histoire, autour de nouveaux récits personnels.

La pieuvre par 10 et autres f(r)ictions du réel

Au deuxième étage, Célia Bernasconi, commissaire de l'exposition et Conservateur en chef du NMNM, a choisi de présenter aux visiteurs une pièce historique de l'artiste, *Avec la pieuvre, 1990 - 2010*, soit une série de dix textes écrits autour d'expériences menées avec ce céphalopode sans coquille, autre figure importante dans le travail de Shimabuku. Emmener une pieuvre en voyage, lui faire rencontrer un pigeon ou jouer aux billes (sic), les narrations se suivent et les images s'y associent. Férocement ludiques, ces récits sont tout aussi empreints de philosophie animiste (qui attribue aux êtres de l'univers, aux choses, une âme analogue à l'âme humaine, NDLR). Alors, parmi quelques odyssées fantas/ti/ques que la suite de la visite nous invite à partager, comment ne pas se laisser enchanter par *Le Voyage du Concombre, 2000*[1], *« une pièce qui participe de ce que Nicolas Bourriaud appelait le mouvement de l'esthétique relationnelle*[2] *dont Shimabuku est l'un des grands représentants, tout en étant un artiste*

© Shimabuku. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville

Sculpture pour pieuvres : A la recherche de leurs couleurs favorites, 2010
12 billes en verre artisanal, impression numérique et texte, socle bois et cloche Plexiglas
98 x 80 x 55 cm. Collection FRAC Franche-Comté, Besançon

1. Pour Cucumber journey *(2000), Shimabuku articule même son exposition autour d'une opposition entre deux vitesses de locomotion : il réalise que pour se rendre de Londres à Birmingham, le train ne lui prendra que deux heures ; tandis que s'il voyage en péniche sur un ancien canal datant du dix-huitième siècle, il aura quinze jours devant lui pour produire l'exposition. Et pendant cette tranquille traversée, il décide de réaliser des pickles de concombres…*

2. L'esthétique relationnelle ou art relationnel est un mouvement ou une théorie de l'art contemporain, originellement définie par le critique français Nicolas Bourriaud en 1995. Ce dernier a défini cette approche comme « théorie esthétique consistant à juger les œuvres d'art en fonction des relations interhumaines qu'elles figurent, produisent ou suscitent. »

complètement à part ! », s'amuse Célia Bernasconi, ou par la trajectoire subaquatique d'une pomme de terre nageant pour aller rejoindre un poisson (Shimabuku's Fish and Chips, 2006) ?... « *Prise dans le nord du Japon en 1998, cette photo s'intitule* Assis sur la vague *: une petite phrase toute simple, mais très belle, qui dit bien la fluidité du rapport de Shimabuku à l'art et à la vie.* », commente par ailleurs la commissaire d'exposition, qui a volontairement pris le parti d'exposer des œuvres aquatiques et de bord de mer.

Au premier étage de la Villa Paloma, après une étonnante *Photographie portant des bottes de pluie*, la seule observation des trois tirages de *Les Feuilles nagent*, ne suffit pas à permettre de reconnaître des hippocampes feuillus. Une fois de plus, Shimabuku se plaît à entretenir et à recréer une certaine confusion entre les différents règnes du vivant : le végétal, le minéral, mais aussi l'animal.

Clou de la visite enfin, au premier étage de la Villa Paloma, Shimabuku réactive l'action poétique de son installation *Ériger*. Rappel des actes : en 2017, il réalise d'abord une première intervention de *land art* sur la plage de Norihama, dans la péninsule d'Oshika au Japon, l'une des côtes les plus durement frappées par le tsunami de 2011 ; là, il propose à un groupe de volontaires de s'y rendre afin de redresser troncs et branches échoués sur le sable pour les ériger sous la forme d'un monument. L'année suivante, il renouvelle cette action, à Ivry-sur-Seine, en utilisant les débris des deux dernières maisons ouvrières, détruites à l'été 2018. A Monaco, Shimabuku recrée cette installation en s'attachant à un élément symbolique de l'histoire de la principauté et de son développement urbanistique en prélevant des fragments de la Villa Ida, ancienne demeure bourgeoise, démolie en 2019. Lorsque l'artiste japonais redresse ces fragments architecturaux et végétaux dans l'espace d'exposition par ce geste (qui évoque le *kintsugi*, une technique traditionnelle de restauration des céramiques ou des porcelaines avec de l'or ou de l'argent), il confère aux débris une seconde vie sous la forme de sculptures inattendues. Ainsi sont pris en compte le passé et l'histoire reliés à chaque objet (de même que les éventuels accidents qu'il aurait pu rencontrer), de sorte que la casse n'entraîne pas une mise au rebut, mais bien plutôt un renouveau. Comme le souligne artistiquement Célia Bernasconi : « *Il est vraiment ici question de la renaissance, du cycle de vie, de ce souffle vital qui ne meurt jamais.* » Après avoir fait l'expérience de sa rencontre, *La Sirène de 165 mètres et autres histoires* reste longtemps à l'esprit, comme un plat succulent, un rire fou, une émotion intime, un recueil de poèmes que l'on chérit...

© NMNM/Andrea Rossetti, 2021

Vue d'exposition

Shimabuku, *La Sirène de 165 mètres et autres histoires*
NMNM / Villa Paloma

Shimabuku - *Moon and Potato*, 2021
8 impressions sur drapeaux

© Shimabuku. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville

Noël dans l'hémisphère sud, 1994
Papier peint, sérigraphie
Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville

En 2011, à l'occasion de l'exposition *Oceanomania : Souvenirs des Mers Mystérieuses* - un projet de Mark Dion -, David Brooks avait proposé pour les drapeaux du toit de la villa Paloma huit paréidolies, ces formes familières que l'on retrouve dans les nuages.

Dix ans plus tard, Shimabuku est invité à son tour à imaginer de nouveaux drapeaux dans le cadre de son exposition *La Sirène de 165 mètres et autres histoires* et de ce nouveau programme du NMNM intitulé *8 Flags*.

"*Quand je regarde la lune, je pense à une pomme de terre*
Quand je regarde une pomme de terre, je pense à la lune", Shimabuku

L'exposition produite à Monaco souligne la propension de Shimabuku à relier les lointains et à repenser la notion d'altérité. L'analogie poétique que l'artiste formule dans *Moon and Potato* est parfaitement révélatrice de cette démarche. Image extraite de son film *Fish & Chips*, la pomme de terre flottant entre deux eaux (dans l'attente d'un hypothétique poisson) est ici associée à la lune, dans un rapprochement aussi formel qu'humoristique. Est-ce que la pomme de terre flotte dans le ciel ou la lune dans l'eau ? L'esthétique dite relationnelle est ici érigée en étendard.

© Shimabuku. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville

Le Voyage du Concombre, 2000
Tirage C-print encadré / (hors installation)
66 x 150 x 5 cm

© Shimabuku. Courtesy de l'artiste et Air de Paris, Romainville

Ériger, 2017-2018
Vue d'installation / Reborn-Art Festival,
Oshika peninsula, Ishinomaki, Japon. 2017

Shimabuku -
La Sirène de 165 mètres et autres histoires

Villa Paloma -
56 boulevard du Jardin Exotique, 98000 Monaco
www.nmnm.mc

© NMNM/Andrea Rossetti, 2021

Exhibition view - Shimabuku, *La Sirène de 165 mètres et autres histoires* / NMNM – Villa Paloma

Catching octopus with self-made ceramic pots, 2003
14 ceramic pots, paper, rope, vinyl text, wood - Collection Centre Pompidou, Paris; Musée national d'art moderne / Centre de création industrielle, n° M 2014-348
Purchased in 2014 thanks to the Society of the Japanese Friends of Centre Pompidou, 2013

SHIMABUKU AND THE ART OF AUGMENTED NARRATION

Art meets fable in the work of Shimabuku at Villa Paloma / Nouveau Musée National de Monaco.

Following the siren's call

Unlike traditional exhibitions, *The 165-metre Mermaid and Other Stories* begins on the top floor of Villa Paloma and guides visitors downwards. The starting point is the ancient Japanese legend of a mermaid and her travels. Shimabuku presents a variety of objects referencing the tale, made by a team of artisans with different traditions and skills. The borders between 'art' and "craft" are thus erased. Like collective poetry, the third floor of the exhibition features work produced for previous exhibition-journeys by the artist, enriched by local creations that increase the (ir)reality of the story: a traditional fougasse in the shape of a mermaid at a scale of 1:100; a travertine stele inscribed with the legend in the Monégasque language; and even an imprint on photosensitive paper of *La Plus Grande Femme de Monaco (The Tallest Woman in Monaco)*, a strange blue silhouette that might recall a sea creature.

Exhibition layout

The exhibition *The 165-metre Mermaid and Other Stories* is based on a medieval Japanese legend and unfurls like an epic poem. It tells of the artist's adventures and encounters as he travels from his homeland of Japan to Monaco, passing through Brazil, Australia and many other lands.

Freely combining performance, land art, music and cooking, Shimabuku's poetic actions are forever spinning new tales. His texts, which form the narrative thread of the exhibition, interweave installations, films, sculptures and photographs made over the past thirty years.

While in Fukuoka, Shimabuku discovered the legend and relics of the 165-metre-long mermaid and decided to expand on the story, buying a rope of the same length that became part of the installation *I'm travelling with a 165-metre mermaid*. Taken around the world, this rope is a physical symbol of the artist's approach, linking fiction to reality, past to present, and Japan to the other countries in which his work is presented.
In Monaco, the artist generously passes on the legend of the fish-woman to a group of primary school students, encouraging them to create their own *Mermaid Museum* in a room dedicated to representations of the mythical figure. Using their imaginations, they appropriate the tale and invent new personal stories based on the legend.

The octopus times ten and other f(r)ictions

On the second floor, Célia Bernasconi, NMNM's head curator and curator of this exhibition, opted to present a historical piece by the artist, With the Octopus, 1990 – 2010, a series of ten texts about his experiences with the animal, another major element in Shimabuku's work. He takes the octopus on a trip, introduces it to a pigeon and plays marbles with it. The playful narratives are imbued with animist philosophy (which asserts that creatures and things have a soul akin to that of humans).
Cucumber Journey (2000) is "*a piece that belongs to what Nicolas Bourriaud called the relational aesthetics movement, of which Shimabuku is one of the great representatives*," says Célia Bernasconi. It plays on two contrasting journeys from London to Birmingham in the

© Shimabuku. Courtesy of the artist and Air de Paris, Romainville

Asking the Repentistas - Peneira & Sonhador - to remix my octopus works, 2006
Video installation, two projections
Mini-DV transferred to digital file, colour, sound
16 min. 43 sec.

© NMNM/Andrea Rossetti, 2021

Vue d'exposition
Shimabuku, *La Sirène de 165 mètres et autres histoires* /
NMNM – Villa Paloma

Erect, 2017-2021
Installation, various materials and potted plants
Production realized with the support of SAM J.B. Pastor & Fils, Monaco
In collaboration with Jardin Exotique de Monaco
Courtesy of the artist and Air de Paris, Romainville

© NMNM/Andrea Rossetti, 2021

Vue d'exposition
Shimabuku, *La Sirène de 165 mètres et autres histoires* /
NMNM – Villa Paloma

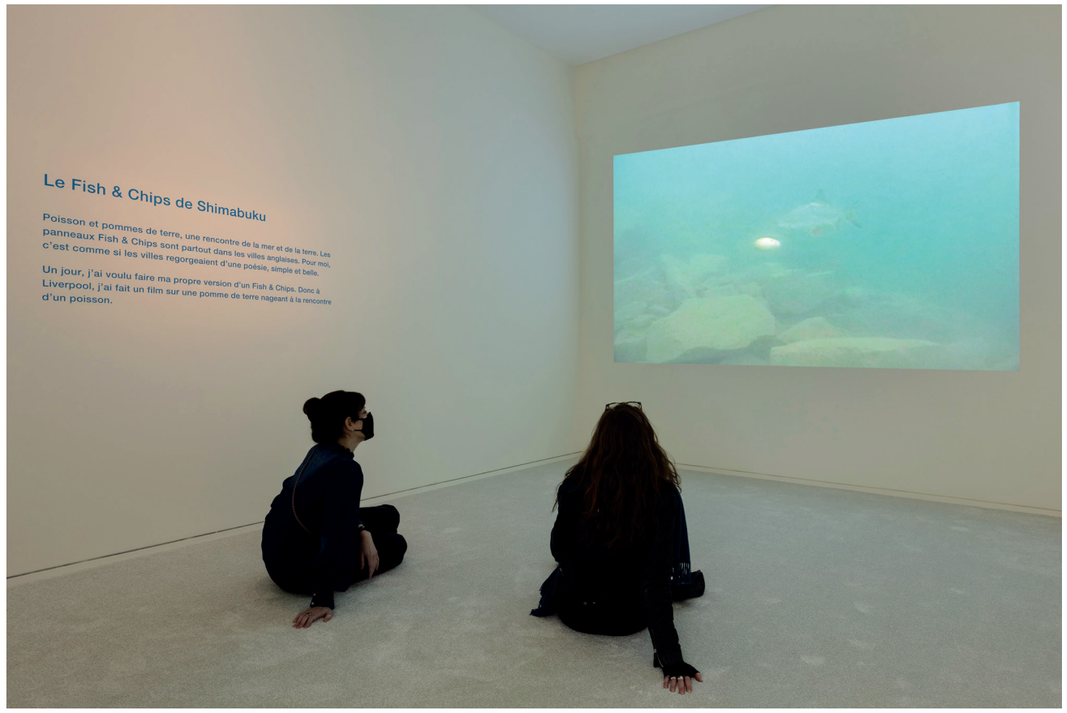
Photograph wearing rain boots, 2011
C-print, wood, clips, rain boots
Private collection, Monaco

UK: one via the train, which takes only two hours; and the other via a barge on an eighteenth-century canal, which takes fifteen days. It is during the latter trip that the artist decides to make cucumber pickles. Equally engaging is *Shimabuku's Fish and Chips* (2006), an image of a potato swimming towards a fish. "*This photo, taken in northern Japan in 1998, is called* Sitting on the Wave: *a short, simple yet very beautiful phrase that clearly expresses the fluidity of Shimabuku's relationship to art and life*," says the curator, who has chosen to exhibit aquatic and seaside works.

The first floor showcases the astonishing *Photograph Wearing Rain Boots* and *Leaves Swim*, three prints of seahorses that resemble leaves. Once again, Shimabuku enjoys creating confusion between the different kingdoms of living things: animal, mineral and plant.

The highlight of the exhibition is also on the first floor, where Shimabuki reactivates the poetic action of his installation *Erect*. The story of the piece begins in 2017, when he produced a first land art intervention on Norihama beach, on the Oshika peninsula in Japan, one of the coasts hardest hit by the 2011 tsunami. With a group of volunteers, he re-erected washed-up trunks and branches to create a kind of monument. The following year he repeated the action at Ivry-sur-Seine, this time using debris from the last two workers' houses destroyed in summer 2018. In Monaco, Shimabuku recreates the installation by focusing on a symbol of the history of the Principality and its urban development, taking fragments from Villa Ida, a former bourgeois residence demolished in 2019. By re-erecting these architectural and plant-based remains in the exhibition space, the artist evokes kintsugi, the traditional Japanese technique of restoring broken ceramics with gold or silver, and gives the debris a new life in the form of unusual sculptures. The history of each object is taken into account, so that the broken things are not scrapped but renewed. "*It is really about rebirth, the cycle of life, the vital breath that never dies*," says Célia Bernasconi. *The 165-metre Siren and other Stories* leaves a lasting impression, like a delicious dish, a crazy laugh, an intimate emotion or a cherished collection of poetry.

© NMNM/Andrea Rossetti, 2021



Vue d'exposition
Shimabuku, *La Sirène de 165 mètres et autres histoires* /
NMNM – Villa Paloma

Shimabuku's Fish & Chips (detail of the installation), 2006
Neon sign. 8mm film and mini-DV transferred to DVD, colour, music by Kassin, 6 min. 45 sec.
Collection NMNM, n° 2012.10.1
Gift of the Association des Amis du Nouveau Musée National de Monaco